LA ROMANITÉ BALKANIQUE

DISCOURS TENU LE 26 MAI 1936 PAR Mr. TH. CAPIDAN À L'ACADÉMIE ROUMAINE. BUCAREST 1936

M. Th. Capidan est sans doute, parmi nos savants, celui qui connaît le mieux la vie des peuples balkaniques. Les monographies monumentales sur les Méglénoroumains et sur les Macédoroumains, ses études fondamentales comme *Les Roumains nomades*, *Les rapports albano-roumains*, *Les rapports linguistiques slavo-roumains*, *L'élément slave dans le dialecte macédoroumain*, *Les Farcherots* et d'autres études et travaux de moindre étendue, constituent une partie de la production la plus précieuse de la linguistique roumaine d'après guerre. Ces travaux éclaircissent de nombreux problèmes très difficiles, autrefois obscurs, ils élargissent l'horizon de notre intuition et créent un fondement solide aux recherches futures. Doué de connaissances qui dépassent sensiblement le domaine de ses explorations, M. Th. Capidan se dédie avant et par dessus tout, avec une grande passion, aux problèmes concernant la romanité balkanique.

Entrant à l'Académie Roumaine, il a choisi pour son discours de réception un sujet qui constitue la synthèse des résultats auxquels l'ont conduit ses recherches sur les réalités balkaniques;

« La romanité balkanique » n'est, dans l'acception que cette expression a acquise chez M. Capidan, que le phénomène roumain, compris dans les limites de nos quatre dialectes et dans toutes les phases de son développement à travers les siècles.

Le problème cardinal qu'il s'est posé à cette occasion, et qui exerce sur nous une attraction permanente, concerne la question de nos origines, celle du territoire à l'intérieur duquel nous nous

sommes formés comme peuple néolatin distinct et, surtout, celle des facteurs qui ont déterminé le spécifique roumain.

Je résumerai dans ce qui suit les idées que M. Capidan a développées dans son discours et la conception sur laquelle il s'est arrêté, en réunissant ici les conclusions que je crois devoir être acceptées dans l'état actuel de nos recherches. Je leur joindrai les pensées nouvelles qui confirment de vieilles opinions et les suggestions auxquelles une réflexion très sérieuse est dûe.

La patrie primitive de tous les Roumains, ne peut avoir été comprise seulement dans les régions du nord de la péninsule balkanique, sur la rive droite du Danube. D'autant moins aurait-elle pu être comprise seulement dans le territoire entre Nich, Sofia et Scoplié (Tomaschek). Il est impossible et contre toute logique d'admettre que 14 ½ millions de Roumains aient tiré leur origine de ce seul petit triangle, pendant que 13 millions de Grecs, de Bulgares et d'Albanais seraient les descendants d'une population qui aurait occupé toute l'étendue restante de la péninsule jusqu'à la rive droite du Danube. En présence de tels chiffres il est évident que les Roumains primitifs, dans leur totalité, manquent d'espace suffisant, uniquement parmi les régions occuppées par les autres peuples balkaniques, et il faut nécessairement qu'ils aient vécu aussi au nord du Danube [1].

Un nombre quelconque de vieux mots albanais, grecs et slaves sont également connus aux Dacoroumains et aux Macédoroumains. Cette circonstance prouve que les ancêtres de tous les Roumains ont vécu ensemble au moins jusqu'à ce que les premiers Slaves s'établissent parmi et à coté d'eux. La séparation et, par conséquent, la différenciation des dialectes a commencé seulement après que quelque temps de vie commune avec les Slaves se fut écoulé. La vie commune de tous les Roumains primitifs et, par là, l'unité de leur langue, ne s'explique seulement pas par une continuité quelconque de leur établissement géographique. Par suite de leur caractère de pâtres nomades, le contact s'est maintenu entre eux même là, où ils étaient éloignés les uns des autres. Les Roumains d'aujourd'hui appartenant aux quatre groupes dialectaux « ne représentent pas seulement les descene dants de la romanité du nord de la péninsule balkanique et cell-

[1] Sur le problème de notre continuité en Dacie v. dernièrement l'exposé de M. S. Puşcariu tout resplendissant de lumières nouvelles (*Dacoromania* VIII, 299—306 et 319—329).

des régions romanisées à gauche du Danube, mais ils représentent aussi la romanité de la péninsule entière telle qu'elle a existé après la conquête des Romains ». Il nous faut admettre, pour la région du Pind particulièrement, une vie roumaine ininterrompue depuis l'époque de notre formation jusqu'aujourd'hui. Certains noms de lieux et de montagnes (Băiasa, Săruna, Moaşa, Dzâna, etc.) et certaines indications historiques prouvent ce fait [1].

Le caractère « balkanique » de notre romanité dérive avant tout du substratum thraco-illyrien qui est à la base de notre être. Les aspects qui en sortent constituent une totalité organique et unitaire et d'ordre général dans les limites de cette romanité. Ils ont leur source dans les tendances très anciennes qu'on peut également observer dans la langue albanaise. M. Th. Capidan attribue, en toute raison, d'accord avec d'autres auteurs, un grand rôle à l'hérédité. Le caractère balkanique de notre romanité s'accroît durant les siècles par le contact avec les autres langues balkaniques et particulièrement par l'influence de la civilisation byzantine et slave. Seulement, les effets de cette influence sont des particularités accessoires, caractéristiques dans leur totalité pour la péninsule balkanique entière, mais non communes à tous les parlers qu'on y rencontre et donc, pour ainsi dire, plutôt interbalkaniques que balkaniques, d'aspect différent de région

[1] Les conclusions concernant la région du Pind sont très précieuses. Mais il me semble qu'elles ne changent pas beaucoup la conception de ceux d'entre nous, pour lesquels la patrie primitive roumaine se trouvait au nord de la peninsule balkanique et dans les contrées romanisées à gauche du Danube. Pourtant elles lui ajoutent une mise au point importante. La patrie primitive a été et est dans notre pensée seulement la base territoriale pour la formation du peuple roumain, sa situation géographique expliquant même les aspects essentiels de notre langue, telles que les présente M. Th. Capidan. Nous n'avons pas imaginé tous les Roumains primitifs enfermés hermétiquement dans cette patrie, car ceci contredirait ce que nous savons de l'histoire de presque tous les peuples. Des groupements écartés de Roumains doivent avoir existé à l'époque primitive aussi au nord du Danube, parfois même à des grandes distances. (Cf. comment j'ai cru pouvoir présenter les choses pour les régions du nord du Danube, dans *Dacoromania* IV, p. 63, puis Dr. M. Friedwagner « Über die Sprache und Heimat der Rumänen in ihrer Frühzeit » dans *ZRPh.* LIV, pp. 665 et dernièrement S. Puşcariu dans *Dacoromania* VIII, pp. 328—329 et 336—341). Pour l'extension des Roumains primitifs nous avons gagné jusqu'ajourd'hui deux points extrêmes, d'une part le Pind au sud, d'autre part (v. S. Puşcariu « Les enseignements de l'Atlas linguistique de Roumanie », extrait de la *Revue de Transilvanie* III, no. 1, 1936) la région des limites de nord-ouest de la Roumanie.

en région et d'un dialecte à l'autre, même à l'intérieur de la même langue [1].

Il n'existe pas une race balkanique. Depuis les temps les plus reculés, la péninsule balcanique a abrité un mélange de populations dont l'origine se trouvait d'un côté aussi bien que de l'autre de la Mer Égée. Elles ont formé un conglomérat dans lequel les Grecs anciens se sont imposés dans le sud, les Thraces au nord-est et les Illyriens au nord-ouest. Les Grecs, par leur civilisation beaucoup plus avancée que celle des autres peuples balkaniques et par le rôle politique de premier odre qu'ils ont joué, auraient pu être les facteurs générateurs d'une puissante expansion de l'hellénisme dans la péninsule entière. L'éclat de la civilisation et de la politique d'Athènes et l'analogie avec d'autres cas dans lesquels les choses se sont passées de la même manière, ont fait croire à beaucoup d'hommes que l'hellénisme s'est imposé et superposé presque partout dans la péninsule à l'élément ethnique autochtone. L'auteur, en invoquant la configuration physique de la péninsule balkanique, avec les obstacles qui se dressent sans cesse devant la communication entre les diverses régions, nous montre combien fausses et exagérées apparaissent de telles opinions. Les Grecs, commerçants et marins, en différence p. ex. des Macédoroumains,

[1] S'il s'agit donc de caractériser notre romanité d'après ce qu'il y a de plus essentiel dans sa structure organique et d'après ce qui a été le plus décisif dans sa différenciation des autres peuples néolatins, nous l'appellerions peut-être plus convenablement « thraco-illyrienne » que « balkanique ». Toutefois, de cette manière nous ne faisons que remplacer le mot « roumain » par une autre expression faite pour évoquer l'idée de ce qu'il y a de plus spécifiquement roumain dans notre constitution d'ailleurs néolatine. Le terme « balkanique » ne me semble très propre, ni au point de vue géographique, ni au point de vue historique ou même linguistique. Par une lettre reçue de M. Capidan je me sais d'accord avec lui. Nous nous trouvons devant la difficulté de créer une autre expression plus convenable, bien qu'à un certain moment l'expression « balkanique » ait été nécessaire dans le cadre de nos raisonnements. Le terme « balkanique » a l'avantage de renfermer toutes les interférences balkaniques anciennes et récentes, jusqu'à nos jours, très caractéristiques pour l'histoire de notre langue roumaine. Je crois toutefois que nous n'éprouverions pas le besoin d'appeler «balkanique» le dialecte dacoroumain, beaucoup plus important, que les autres s'il n'y avait à côté de lui les dialectes macédoroumain et méglénoroumain. Malgré le « balkanisme » commun à ces trois dialectes, le dacoroumain diffère beaucoup, même sous ce rapport, de ceux du sud du Danube, car il a dans sa structure une foule d'éléments non-balkaniques. Et puis, le dialecte istroroumain ne peut certainement pas être appelé balkanique dans la même acception que les dialectes macédoroumain et méglénoroumain. Le terme « balkanique » acquiert donc des nuances différentes pour chacun des dialectes.

qui constituaient une population de montagnards et de pâtres, ou bien des Slaves agriculteurs, n'ont pas pénétré là où les places n'étaient pas ouvertes et où on ne pouvait les atteindre par la voie ouverte des mers ou des rivières importantes. Les Grecs, préoccupés d'asservir les autres peuples à leurs intérêts commerciaux, ne pratiquaient pas, dans leurs rapports avec ceux-ci, des méthodes qui leur auraient pu faire perdre la nationalité. Par là, même dans la péninsule balkanique, les régions montagneuses extérieures à la Grèce, occupées par d'autres races, n'ont pas été colonisées, donc ni grécisées, durant les siècles jusqu'aujourd'hui.

Les inscriptions grecques ne peuvent pas prouver la présence des Grecs là, où elle n'est pas confirmée par d'autres témoignages encore (noms toponymiques, documents historiques, etc.), comme p. ex. à l'intérieur de l'Albanie et dans la Macédoine. Partout où l'église dépendait canoniquement du patriarcat de Constantinople, la langue grecque était langue sacrée et officielle et les chrétiens mettaient leur ambition à l'employer dans leurs inscriptions, particulièrement dans les épitaphes.

Les Romains procédaient tout autrement. Peuple de grand dynamisme politique, militaire et administratif, ils avançaient dans toutes les directions, ne s'arrêtant devant les obstacles naturels que pour préparer des nouvelles conquêtes. Ainsi ils sont devenus les maîtres des régions les moins accessibles et leur ont imposé leur régime politique, leur civilisation et leur langue. C'est pourquoi les transformations provoquées dans la configuration ethnique de la péninsule balcanique par leur présence ont été beaucoup plus profondes que celles dûes aux Grecs. L'influence des Grecs, pénétrant à de grandes distances, se fondait sur la supériorité de leur civilisation et de leur culture. Devant de telles circonstances, on s'explique facilement que dans la langue albanaise et roumaine il y a aujourd'hui moins de vocables grecs anciens que dans les autres langues romanes. Quant à l'influence grecque ancienne, la romanité orientale ne diffère pas trop de celle de l'occident. Lorsque, par la suite, à partir de la fin du IV-e siècle environ, la romanité de l'est a commencé à se différencier de la romanité de l'ouest, l'élément grec ne pouvait plus avoir un rôle important et d'aucune façon un rôle décisif pour notre évolution. Les aspects nouveaux, roumains, de notre latinité se développent en dehors de son influence.

La différenciation de notre romanité à l'égard des autres régions romanes est dûe au fait que, à un moment donné, par

suite de l'émiettement de l'empire romain, nous avons cessé de constituer un tout organique, politique et social avec les autres peuples latins. S'il n'y a pas de doute sur les causes qui ont fait, avec le temps, du parler de nos ancêtres une langue romane différente, il nous reste toutefois à voir quels sont les facteurs auxquels notre langue doit ses aspects distinctifs.

Dans le domaine des particularités archaïques qui distinguent la langue roumaine des autres langues romanes et constituent son aspect le plus caractéristique, nous ressemblons davantage aux Albanais. Ce qui pourrait apparaître ici comme l'effet d'une influence grecque ou slave, est en partie d'origine préromane, en partie le résultat d'une évolution indépendante, ou la ressemblance dûe à notre influence sur ces langues ou bien le résultat d'une interférence ultérieure. De même, ce qui unit depuis les temps les plus reculés la langue roumaine à la langue albanaise, ne saurait souvent s'expliquer dans notre langue par l'albanais ou inversement, surtout dans le domaine lexical [1]. Ainsi il faut admettre que, en pareil cas, les deux langues continuent, conformément à leur évolution, des éléments autochtones communs, thraco-illyriens. Ces éléments sont, d'après l'opinion de l'auteur, une série de mots [2], la voyelle *ă*, la position enclytique de l'article défini et le participe employé comme nom verbal, outre d'autres particularités phonétiques, morphologiques et syntaxiques [3].

---

[1] Tout comme certains slavismes évidents ne sauraient être expliqués par aucune des langues slaves qui nous sont connues, de façon que, d'après toutes les probabilités, nous ne pouvons les avoir des Slaves voisins à nous. La conclusion s'impose que nous les avons reçus d'une population slave du nord du Danube absorbée par nous. (Cfr. S. Puşcariu « Les enseignements de l'atlas linguistique de Roumanie » dans *Revue de Transilvanie* 1936 pp. 5—6 et *Dacoromania* VIII, 354, cf. p. 121).

[2] Certains d'entre eux pourraient toutefois trouver une autre explication (v. sur *gata* et *măgura* E. Petrovici, *Dacoromania* VII, pp. 348—49, cfr. S. Puşcariu *ib.* VIII, p. 348).

[3] Je crois, qu'il ne faut pas douter de la vérité comprise dans la conclusion de l'auteur, concernant le rôle du substratum thraco-illyrien. Contre la conception de principe, sur laquelle elle se fonde, on ne peut invoquer aucun argument convaincant. Elle a été adoptée par les linguistes avec une approbation théorique presque unanime. (V. aussi les indications bibliographiques de M. Th. Capidan dans la note 2 de la p. 10—11 et les notes des pp. 48—49). Les hésitations qu'elle rencontre s'expliquent par la difficulté de vérifier par des faits beaucoup plus nombreux et plus concluants que ceux sur lesquels les adhérents se sont fondés jusqu'à présent.

Combien alléchantes que soient les ressemblances à apparence archaïque entre notre langue et l'albanais, la conclusion à laquelle

---

Nous admettons tous qu'en des temps très reculés nos ancêtres ainsi que ceux des Albanais ont vécu les uns à coté des autres. D'où pourraient nous arriver les coïncidences albano-roumaines, qui ne sauraient être empruntées d'une langue à l'autre, sinon du substratum commun, ou mieux dit, des substratums téhniques étroitement apparentés des Roumains et des Albanais? Notre trésor lexical connaît quelques exemples de cette espèce. Combien que je sois de la même opinion que M. Th. Capidan, les incertitudes surgissent vite et de tous côtés en matière de détails.

La voyelle *ă* est-elle un emprunt direct que nous avons reçu de la langue autochtone, ou bien n'apparaît-elle dans notre usage que plus tard, par suite d'une prédisposition héréditaire, transmise par ce substratum? À côté de *ă* il faut mettre la voyelle *â*. Celle-ci n'a pas de correspondant albanais, mais, selon toute probabilité, *a* en position nasale en passant à *â* est devenu d'abord *ă*. Par conséquent, *â* est un *ă* évolué, pouvant apparaître ensuite, même là où il n'y a pas eu une phase antérieure *ă*, dans des cas comme, *râu*, *târg*, etc. La voyelle *ă* se développe surtout de *a* non accentué, donc dans les mêmes conditions que *u* et *i* de *o* et *e* non accentués, et *â* de *a* accentué en position nasale, donc surtout dans les mêmes positions que *u* et *i* de *ó* et *é*. Ce parallélisme entre *a*, *o*, *e* > *ă (â) u*, *i* est-il en rélation avec le substratum linguistique primitif? Je crois avoir montré, au moins pour la position non accentuée, que son origine est autre et j'ai eu l'approbation de M. Th. Capidan (*Dacoromania*, III, 169).

Si nous supposions que *ă* fût un emprunt direct du parler des Thraco-Illyriens, nous n'eussions pu l'avoir d'abord que dans les mots reçus d'eux. Une fois pénétré par cette voie dans notre système vocalique, il aurait pu se développer ensuite aussi dans les mots d'origine latine. Mais l'altération et la transformation du système phonétique par des influences étrangères se produit seulement là où le sujet parlant a commencé à se dénationaliser. Il est difficile d'admettre pareille chose pour la langue des Roumains, qui a conservé son caractère roman et dont le système phonétique a résisté à travers les siècles à toute influence extérieure. Rappelons un autre phénomène qui se passe sous nos yeux. Les Macédoroumains ont reçu les spirantes-dentales *ϑ* et *δ* des Grecs, mais ils remplacent d'habitude le *ϑ* par *h'*,*k'*, *s*, *f*, *d* ou *t*, le *δ* par *d*, rarement par *z*. Seuls les Macédoroumains du sud conservent non seulment presque régulièrement le *δ* et le *ϑ*, mais ils introduisent ce phonétisme grec même dans les mots d'origine latine (*arăδătsină*, *coarδă*; une forme comme *δală*, d'origine albanaise, attestée chez Daniil, v. Th. Capidan, *Aromânii*, 358 et *Dacoromania*, II, 529, est probablement une forme savante de l'auteur cité, qui connaissait la langue albanaise). Un seul phénomène phonologique qui nous rappelle la langue grecque est commun, au nord et au sud, dans toute l'étendue du dialecte macédoroumain. C'est la transformation de *au* et *eu* en *av* et *ev* respectivement *af* et *ef*. Mais comme le nord se montre encore très réfractaire à toute influence néogrecque sur son système phonétique, l'opinion de M. Capidan que ce phénomène, qui existe aussi dans l'albanais, pourrait ne pas remonter à la langue grecque, apparaît comme très fondée (*Aromâni*, 288). Mais ce n'est pas tout. L'évolution

aboutit M. Th. Capidan nécessite la confirmation de quelques faits analogues, pris dans d'autres domaines que celui du langage.

---

au > *av* et *eu* > *ev* appartient aussi au dialecte istroroumain et a laissé des traces dans le Banat; des formes semblables (*l'ovraticǎ*, *Lovreč*, *Lavra*) se trouvent également dans la langue serbo-croate. M. S. Puşcariu, en relevant ces faits (« Studii Istromâne », II, pp. 334—335), montre que le phénomène est roumain primitif, mais il déclare que nous ne disposons pas encore d'une documentation suffisante pour conclure si chez les Macédoroumains ce phénomène remonte à l' époque primitive ou s'il est d'origine grecque. Cette dernière hypothèse, de l'origine grecque, nous semble maintenant exclue, vu que le conservatisme phonétique du nord reste inébranlé. Mais alors voici un fait très intéressant dont on devrait tenir compte quant à l'influence du substratum thraco-illyrien.

En différence des Macédoroumains du nord, ceux du sud non seulement ont fait une large place dans leur langue à *δ*, et *ϑ*, mais ils transforment selon la coutume grecque les *t*, *k*, *p* après nasales *(n*, *η*, *m)* en *d*, *g*, *b* et conservent la phonique *γ* de la langue grecque, en remplaçant quelque fois même le *g* par *γ* de la langue grecque (pour les différences, concernant le phonétisme, entre le nord et le sud macédoroumain, cfr. Chr. Geagea, *Elementul grec în dialectul aromân* dans « Codrul Cosminului » VII, 236—240, 246—247, Th. Capidan, *Aromânii*, 356—359, 295, 313, 327). Des phénomènes semblables d'aliénation, nous en trouvons, en ce qui nous regarde, chez les Istroroumains (cf. S. Puşcariu, *Studii istoromâne*, II, 329). Les Macédoroumains du sud et les Istroroumains sont des populations en plein déclin national, situation qui ne saurait être admise pour les Roumains primitifs. Ceux-ci ont été d'une vitalité ethnique singulière et ascendante comme le prouve la force de résistence et d'expansion de leurs descendants (cf. S. Puşcariu, *Dacoromania*, VIII, 304—305; M. Friedwagner remarque la vitalité des Macédoroumains dans *Über Sprache und Heimat der Rumänen in ihrer Frühzeit*, 667—668). C'est pourquoi je crois encore maintenant que *ă* et *â* « ont apparu spontanément dans le parler de nos ancêtres » (*Dacoromania*, IV, p. 59), ce qui n'exclut pas que nous ayons affaire à un phénomène d'« atavisme linguistique » (cf. mon *Mic tratat de lingvisticǎ generalǎ*, 116) dû au substratum thraco-illyrien, mais je me sens ici encore — à part l'hypothèse de l'emprunt direct — d'accord avec M. Th. Capidan.

J'ajoute encore une remarque. L'article apparaît assez tard dans la technique du langage humain. Sa fonction est l'expression d'une conception plus achevée des choses et suppose une civilisation plus avancée (cf. *ib.*, pp. 81—83). L'article est partout un élément secondaire développé d'un autre élément, dans la plupart des cas un pronom de caractère démonstratif. La langue latine le crée à peine à l'époque préromaine. Il n'est pas probable que les Thraco-Illyriens l'aient eu à cette époque ou même avant les Romains. (J'ajoute, en corrigeant les épreuves, que M. Gamillscheg aboutit à des conclusions semblables dans sa récente étude « Zum romanischen Artikel und Possessivpronomen » dans *Sitzungsber. der preuss. Akademie der Wissenschaften*, Phil.-hist. Klasse 1936, XXVII. M. Gamillscheg prouve que la position enclitique est une particularité commune autrefois à la romanité entière, conservée avec beaucoup de fidélité

Une symbiose à effets aussi importants dans la structure de la langue, ne pourrait ne pas avoir laissé d'autres traces dans la vie sociale. L'auteur complète son argumentation de ce côté aussi.

Les Albanais du nord, divisés en de nombreuses tribus appelées *fys*, nous rappellent, par cette organisation et par les traditions et les coutumes qui s'y rapportent, les anciens Illyriens, qui en cela se distinguaient beaucoup des Thraces. Les pâtres macédoroumains du Pind, avec leurs *fălcări*, leur ressemblent sous ce rapport. Ainsi les Albanais du nord et ces pâtres macédoroumains se groupent selon le principe de la parenté, en familles et en tribus *(fys*, resp. *fălcare)*, les Roumains au nord du Danube selon le principe géographique, en villages. M. Th. Capidan arrive ainsi à la conclusion que les Albanais avec leurs tribus continuent la vie ancienne des Illyriens, qu'ils sont en effet des Illyriens, dont la langue a été influencée par la langue des Thraces. Ceux-ci, apparentés aux Illyriens, paraissent ici indispensables, parce que nous ne pouvons douter de leur mélange avec les Roumains et que de cette seule manière peut s'expliquer le fonds thraco-illyrien dans ce qu'il y a de commun dans le langage et en général dans la vie des Albanais et des Roumains.

Les établissements des premiers doivent s'être étendus autrefois beaucoup plus vers le nord et vers l'est, où ils touchaient aux derniers. Les Tosques particulièrement « ont descendu très tard dans leurs emplacements d'aujourd'hui ». En de telles conditions

---

dans la langue roumaine et il affirme qu'ici il ne saurait être question d'une influence du substratum. Cf. surtout pp. 328—356)

La langue albanaise aura donc reçu l'article de façon plus probable par l'influence du latin, tout comme le slave bulgare fera plus tard sa connaissance et le développera seulement après son installation dans les Balkans. Mais enfin, nous nous trouvons en présence d'un problème qui, dans la plupart des cas, ne permet pas encore des mises-au-point certaines, et d'autant moins pour des langues que nous ne connaissons pas suffisamment. Mais M. Th. Capidan n'a pas en vue autant la p r é s e n c e que la p o s i t i o n enclitique de l'article dans les langues albanaise et roumaine. La préférence accordée par nous à la position enclitique pourrait être aussi le résultat d'une prédisposition héréditaire pour des telles positions et ce penchant nous distingue des autres peuples néolatins (cf. aussi mon étude « Pronumele personal în funcţiune morfologică verbală », Cluj 1933, p. 14). Je ne conteste donc ni dans le cas de *ă*, ni pour la position de l'article la probabilité d'un rapport avec le substratum thraco-illyrien.

on comprend aisément que des héritages communs, des influences et des emprunts réciproques unissent les langues albanaise et roumaine [1].

AL. PROCOPOVICI

Que les Tosques aient été autrefois plus au nord et qu'ils aient immigré seulement plus tard vers le sud dans leurs habitations actuelles, c'est une hypothèse qui a été souvent soutenue ou qui semblait au moins très vraisemblable (cf. par ex. S. Puşcariu « Zur Rekonstruktion des Urrumänischen, 63 ou la remarque de M. Friedwagner, oeuvre citée, 666). De cette manière, ai-je dit dans le temps, s'expliquent mieux certaines ressemblances entre l'Albanais et le Roumain et particulièrement entre le dialecte tosque en différence du guègue et le dialecte dacoroumain. J'ai donc soutenu que l'ordre géographique entre les deux dialectes albanais s'était renversé par ce déplacement (*Dacoromania*, IV, 66). Mais ici je voudrais ajouter que le fait souligné par M. Th. Capidan, que même en ce qui concerne leur organisation (les « fys »), les Guègues diffèrent de nous, ceux du nord, plus que les Tosques, s'accorde avec cette hypothèse.

« Les coïncidences linguistiques avec les Albanais, soutient M. S. Puşcariu, prouvent une seule chose, hors de doute, à savoir que des ancêtres à nous ont vécu ensemble avec des ancêtres des Albanais actuels. « *La transformation de la langue latine en langue roumaine*, dans les régions du cours inférieur du Danube, n'est dûe ni au retentissement du substratum daco-thraque, comme le croient quelques-uns, ni à l'adstratum albanais, ni au mélange avec une autre langue, comme l'admettent d'autres auteurs, mais elle *s'explique par le fait que la population romaine s'est rustiquée après la fin de la civilisation romaine dans ces contrées* » (*Dacoromania*, VIII, 330—331, cf. 333).

Il me semble que la transformation de la langue latine en langue roumaine n'a pu trouver une explication plus propre et plus heureuse que par « la rustification ». Comment la langue roumaine pourrait-elle être une langue néolatine, si sa transformation n'était pas issue de ses propres ressources matérielles et dynamiques? Étant donné que chez nous le latin classique a été oublié et que toute vie urbaine a disparu, la rustification est évidente et les raisonnements de M. S. Puşcariu me semblent impéccables. Le caractère tout à fait rustique des agents du développement de notre langue lui a imprimé son aspect particulier.

Mais on peut discuter encore le sens dans lequel s'est produite cette rustification. La symbiose avec d'autres populations n'a pu rester sans suites, surtout là où nous les dénationalisions et où nous nous fondions avec elles. Peut-être que sans l'invasion des barbares le processus de la romanisation n'aurait pu se développer dans la même mesure ou même point du tout là où la domination romaine a cessé. Le péril commun a solidarisé les Romains restés sur place et les aborigènes; les premiers formaient l'élément d'élite et par là dirigeant. Ce que signifiait cette communauté, nous pouvons nous l'imaginer d'après les aspects que la langue roumaine a reçus aujourd'hui là ou nous nous trouvons à coté des Hongrois, des Saxons, des Ukraïniens, des Grecs, des Croates, etc., malgré, par endroit, les adversités entre nous et eux. Il est vrai que ceux d'entre eux que nous avons dénationalisés, comme p. ex. les Bulgares établis en Valachie, parlent notre langue d'une manière telle que nous ne pouvons plus les

distinguer des Roumains d'alentour. Mais en quelle direction pourrait se développer notre langue, là où elle a reçu une teinte magyare ou ucraïnienne etc., si l'influence de l'élément urbain, des classes instruites, de l'école et de la langue littéraire n'intervenait pas pour remettre les choses, si donc aujourd'hui encore notre vie était tout à fait rustique? Imaginons-nous p. ex. que les Macédo-roumains du sud arrivassent à vivre isolés et privés de tout contact avec les Grecs et avec les autres Roumains, ou que les Istroroumains avec leur puissante influence croate se trouvassent dans une situation identique. Où aboutiraient leurs dialectes? Où les mènerait le matériel grec, resp. croate avec leur dynamisme inhérent, qu'ils se sont approprié?

Pouvons-nous constater des influences analogues dans les temps primitifs de notre rustification jusqu'à ce que la langue latine de nos ancêtres soit devenue roumaine? Il me semble qui si. Nous ne pouvons pas trop attribuer aux Slaves un tel rôle. « L'influence slave n'est donc pas au commencement, mais à la fin de l'époque de la formation de la langue roumaine » (S. Puşcariu, *ib.*, 348). Ce sont des vérités dont nous ne doutons plus, devenues presque lieux communs, quoique nous rencontrions encore d'autres opinions, sur les Slaves particulièrement. Mais personne ne conteste qu'il a existé une influence albanaise à l'époque roumaine primitive. Ce qui a été étiqueté comme élément albanais nous conduit d'autre part jusqu'au substratum thraco-illyrien. Même s'il n'en était pas ainsi, nous devrions lui accorder l'importance qui convient, à cause de la rustification de notre vie. Dans le concert de notre rustification se mêlent des notes thraco-illyriennes que M. Th. Capidan a le mérite d'avoir rendues plus distinctes.

Nous pouvons distinguer dans l'histoire de notre évolution une époque « slave » de cohabitation chez nous avec une population slave et de prolongement de cette symbiose par l'introduction et par la conservation de la langue paléoslave comme langue officielle et sacrée. Mais à ce temps-là la langue roumaine avait déjà développé son caractère néolatin. Il me semble d'autant plus que l'époque de notre formation nous pourrions l'appeler aussi époque thraco-illyrienne.